

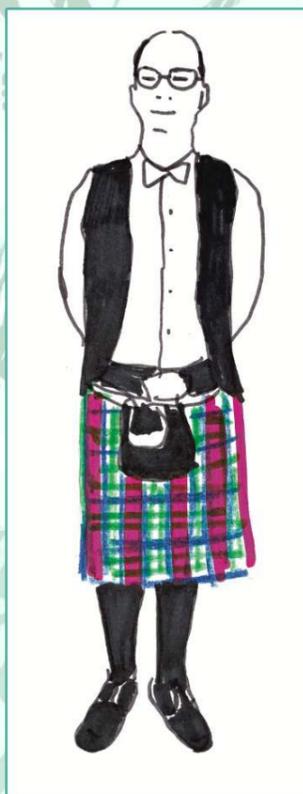
25 août 2023

N° 72

PDF Compressor Free Version

L'ÎLOT

Le Quotidien du FIFIG



L'édito

Les petits plaisirs du FIFIG.

Qui voit Groix voit sa joie dit la chanson.
Je groix bien que c'est vrai.

Parmi les petits plaisirs du FIFIG il y en a bien un qui me plaît plus que les autres :

C'est la mer et le cinéma réunis dans une même image chaque jour. C'est la possibilité de commencer nos journées avachis dans l'obscurité d'une salle de cinéma et de la terminer étalés sur le sable chaud d'une plage plein soleil. Ou l'inverse. Petits bonheurs et grandes joies. Il n'y a rien de plus agréable que ce que nous offre ce festival : Aller au cinéma en longeant la mer. Se baigner entre deux films. Discuter des images vues dans l'odeur des embruns. Profiter du soleil à Port Lay en lorgnant sur la silhouette du continent au large. Savourer d'être sur une île toute la journée en écoutant d'autres récits insulaires. Boire une bière accroupie dans l'herbe ou, l'après-midi, manger sa crêpe au grand air. Avec un seul risque, qu'un crieur passant par là vienne réveiller votre sieste.

Vagabondage de plages en plages. D'îles en îles. De bain de mer en

bain de soleil.

Des sièges de Port Lay 1 à ceux de Port Lay 2. Du bout de Groix jusqu'aux Hébrides.

Il n'est pas impossible que quelques grains de sable se soient glissés entre ces pages.

Encore tout chaud, ils ont voyagé depuis la côte d'heno - la plage du FIFIG. Celle où l'on se retrouve tous un peu nus à l'eau, étalés sur le sable, après avoir partagé une séance de cinéma à 10h. Une galette à 12h. Une bière à 18h ou quelques mots tout au long de la journée. On se reconnaît sur la plage même sans nos appareils de bénévoles ou de festivaliers. On a tous eu la même idée. En plein après-midi, la moitié de ces corps avachis vient récupérer son sommeil, grappiller quelques minutes d'un petit roupillon avant de reprendre le cours de la fête.

Dans les festivals, on se rencontre et on se lie à la buvette ou aux concerts, mais au FIFIG on aime à se retrouver, après le cinéma, à poil, tous ensemble au bord de l'eau. C'est pas beau ?

www.filminsulaire.com

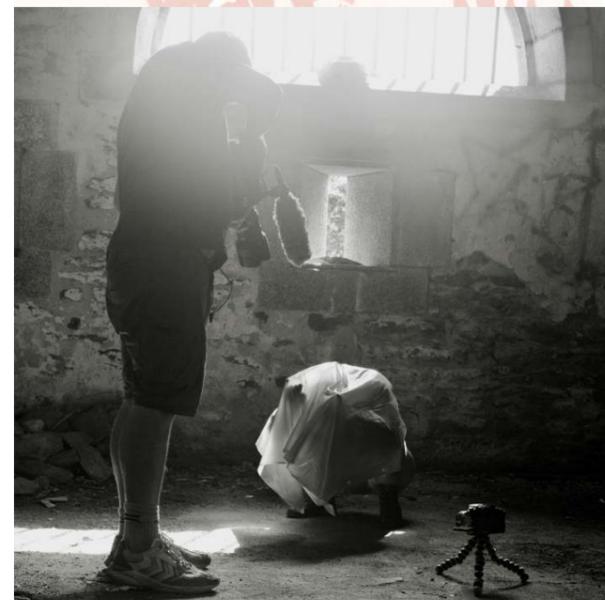
Making off: Danse au large 4

Pour cette quatrième édition de la capsule chorégraphique **Danse au large**, Sylvain Marmugi, Pauline Sonnic, et Sébastien Barrier nous présentent un spectacle mêlant danse, vidéo et musique, bien ancré dans Groix. Sa production a été fortement imprégnée par la légende locale du *Jardin de la Gorrigez*, racontée par Jo le port et Agathe Marin dans un livre illustré du même titre. Cette légende décrit ces créatures féminines et malfaisantes qui sortiraient de leur jardin sous-marin pour nuire aux marins qui y mouillaient l'ancre, enlever les enfants laissés sans surveillance au bord de l'eau, danser autour des rochers et séduire les maris.

Et si la Gorrigez était une femme libre qui danse ?

C'est dans cette volonté de remanier ce mythe en y apportant un regard nouveau que le trio s'est lancé sur la première partie du spectacle, dans une chorégraphie filmée au fort du bas Grognon, lieu ancien à l'empreinte visuelle forte. Derrière la caméra, Sylvain laisse énormément de liberté à Pauline, la danseuse, qui expérimente une danse frénétique à laquelle la musique de Sébastien vient s'ajouter en parfaite synergie. Chacun-e-s travaille dans le respect de la liberté artistique des autres et dans un contexte spécifique, poussant leurs pratiques dans de nouveaux formats.

La deuxième partie se déroule sous vos yeux, en direct sur le quai de Port Lay, pour continuer à développer les différentes nuances que l'on peut voir dans la peur qu'inspire la légende des *Gorrigez*. À la fin du spectacle vous serez, initié-e-s à la danse ou non, invité-e-s à venir expérimenter un nouveau mouvement, des pas de danse pour repartir avec un souvenir chorégraphique unique.



Interview de Paul Manate Raoux, réalisateur de *Moruroa Papa*.

CJ : Comment en es-tu arrivé à faire un film aussi personnel et non journalistique, objectif ?

PMR : Au début je ne voulais pas faire un film, mais interroger mon père. C'était une démarche très personnelle, familiale, je voulais avoir un souvenir. J'avais découvert les archives dans le grenier de ma soeur, et de là avait commencé à germer l'idée de faire un film que je ne voulais justement pas objectif.

Sur les essais nucléaires à Tahiti, il y a beaucoup de films sur la question du mensonge d'Etat, des malades, c'est très bien, mais ce n'est pas mon propos. Il n'y a pas de films où parle un ingénieur qui y a travaillé. On pourrait dire que c'est facile, ça faisait 30 ans que j'essayais de faire parler mon père. On m'a cependant reproché que le format ne soit pas journalistique.

CJ : Quelles ont été les questions les plus difficiles à poser ?

PMR : Ce ne sont pas des questions difficiles, mais des réponses difficiles à mettre dans le documentaire. Quand je lui ai posé cette question sur les victimes des essais nucléaires : il a répondu « Ils se protégeaient pas, on avait beau leur dire de ne pas aller pêcher du poisson dans le lagon car il est irradié, il y allaient la nuit ». On ne peut pas empêcher les tahitiens d'aller pêcher, car ils en avaient besoin !

La question la plus difficile à poser a été la dernière, à la fin de sa vie : « est-ce que tu as des regrets, papa ? » C'était la question fondamentale. Il a dit non : c'était une réponse difficile, mais c'est touchant car il parle sincèrement.

CJ : S'il avait exprimé des regrets, est-ce que ça aurait soulagé ta culpabilité ?

PMR : Oui, mais au fond de moi je connaissais sa réponse. Même si je ne traîne pas ma culpabilité, je pense que faire ce film c'était aussi me délester d'un fardeau. Ma peur était de faire un portrait de mon père qui soit à charge ou au contraire décharge.

CJ : Comment as-tu vécu ton enfance en tant que demi (terme local pour désigner les métisses métropolitains-polynésiens), avec ce double héritage ?

PMR : Quand on dit demi, ça a une connotation plus sociale qu'ethnique. Pour beaucoup les demis « se la pètent » car ils ont à la fois la culture polynésienne, (s'ils parlent tahitien alors ils sont intégrés partout), et de l'argent parce que leur papa est commandant de frégate ou de la haute administration. Ils vivent dans des villas, ils ont tout.

Quand j'étais gamin, je venais à l'école en savates et les tahitiens de souche, les kainas, allaient à l'école pieds nus, tout comme mes copains tahitiens. J'avais l'impression de ne pas faire partie de la bande parce que j'avais des savates. Donc un jour j'ai décidé d'y aller pieds nus. C'était horrible, j'ai eu hyper mal aux pieds. Je ne l'ai fait qu'une fois et j'ai fini avec les pieds tous sales et en sang. Mais si tu ne marches pas pieds nus, t'es pas un vrai.

Jamais ne vient sur le tapis le fait que mon père faisait exploser des bombes. Jamais. Je suis très étonné. Il y a un respect du *tahua*, celui qui a la connaissance spécifique d'un art. Lui, c'était le *tahua* de la bombe. Dans la vie courante, même les couches populaires ne sont pas dans la révolte contre les essais nucléaires. Aujourd'hui, il y a plutôt sentiment de honte : maintenant que la vérité éclate, ils se disent que peut-être eux-mêmes ne se sont pas assez battus.

Quand j'avais 15 ans je demandais à mon père pourquoi il faisait ça en Polynésie et pas à Clermont-Ferrand ou Saclay, car ça montrait bien un danger potentiel. Ça se terminait en « C'est secret défense, je ne peux pas te parler » et il s'en allait. Ma mère n'intervenait jamais. Elle me disait « arrête d'embêter ton père ».

La Caméra de Magda

Pour vous qui étiez Jaja?

- La pièce maîtresse
- Un dieu
- Un monsieur plein d'humour et une voix qu'on oubliera pas.



L'œil de Jules

Vernissage ambulant

Ce qu'il y a de bien avec le Fific, c'est que si vous n'aimez pas le cinéma - ce qui est un peu bête au vu du thème du festival - mais que vous appréciez d'autres formes d'arts comme le dessin, la gravure, le collage ou encore la photographie, il vous est toujours possible de trouver votre bonheur. En vous baladant dans les rues de Groix, vous pourrez tomber sur de grandes impressions des photographies de Jim Richardson. En allant au Triskell, vous pourrez admirer les collages apocalyptiques de Laurent Montassine. En allant à la librairie l'Ecume, vous pourrez contempler les dessins de Natasha Russel, illustratrice écossaise de l'affiche du festival, que vous avez dû voir un peu partout jusqu'à présent. Chaque exposition montre la diversité des techniques et des points de vue, soit à Groix, soit en Ecosse, démontrant ainsi la présence d'inspiration au sein des deux territoires. Au programme : des portraits, des paysages, du mouvement, mais surtout, beaucoup d'imagination. Plus d'informations sur les différents lieux d'exposition sur le programme du festival.

Projections-débat: Ré-appropriation communautaire des terres insulaires

La révolte dite des Jacobites au XVIII^e siècle est la dernière grande tentative d'indépendance de type insurrectionnelle de l'Écosse vis-à-vis de l'Angleterre. La victoire de cette dernière amène sur les Highlands une répression politique et économique extrêmement punitive, avec l'apparition d'un régime de propriété privée des terres situé entre bourgeoisie et féodalité, où quelques propriétaires terriens favorables à la couronne d'Angleterre possèdent des territoires entiers dont ils tirent une rente, décident du destin des habitant-es et de l'allocation de leur force de travail, les revendent plus cher, etc. Tant et si bien que des communautés entières sont chassées, jugées trop peu rentables, et que le paysage écossais s'en trouve profondément changé au cours des siècles suivants, tant économiquement et démographiquement que topographiquement (l'élevage ovin et autres exploitations de ressources naturelles se généralisant au détriment de l'agriculture vivrière). Ce n'est que depuis quelques décennies que ce régime de propriété des terres, aux mains de quelques « landlords » parfois totalement déconnectés des territoires en questions, est remis en cause par les communautés qui y vivent. Des luttes collectives se sont succédées pour la réappropriation des terres ; afin de cesser de payer un loyer pour aller de chez soi à sa boulangerie ou faire quoique ce soit là où l'on vit, en plus de son éventuel loyer locatif pour sa maison ; afin de cesser de vivre avec la menace d'une expulsion pure et simple d'un territoire parce qu'on a déplu à un riche capricieux ; afin de reconquérir en somme du pouvoir sur sa vie quotidienne. Aujourd'hui et grâce à ces luttes, la loi écossaise a considérablement évolué pour favoriser la réappropriation communautaire des territoires et la sortie progressive du régime quasi-féodal de propriété privée qui y règne. Cette évolution n'est pourtant pas achevée, et de nombreuses questions restent en suspens. Les films d'hier et le débat qui a suivi ont révélé, me semble-t-il des points qui m'ont particulièrement intéressé : D'une part, ces luttes collectives pour la réappropriation sont toutes parties de territoires insulaires : l'île d'Eigg, pionnière, l'île de Great-Bernera, pour laquelle la lutte continue, etc. L'une des figures emblématiques de ces luttes, David Cameron, aurait dès l'origine voulu étendre ce modèle aux villes par exemple, mais les

Coup de projo

The Wicker Man de Robin Hardy

Sorti en 1974, The Wicker Man peut être classé auprès des films qui ne vieillissent pas et qui, malgré les années, transmettent toujours les mêmes méditations à ses spectateurs. Récit prenant, controversé et psychologique, rappelant Les immémoriaux de Victor Segalen mais à l'envers, il raconte l'arrivée d'un étranger au sein d'une communauté et met en scène leurs différences culturelles, la volonté de l'un de dominer l'autre, la loi du plus fort. L'histoire nous prend à court à plusieurs reprises, nous faisant basculer entre les points de vue des deux camps, et nous fait tour à tour ressentir de l'empathie soit pour l'un, soit pour l'autre. Robin Hardy garde ainsi, d'après le roman original de David Pinner, une forme d'objectivité et sort d'un simple schéma manichéen, nous prenant par la même occasion dans un parcours de réflexions et de continues remises en question. La réalisation est également habile, tout aussi étrange que ses personnages et son histoire : les plans nous montrent le policier se perdant dans un labyrinthe, s'enfonçant dans les rouages d'une machine infernale, errant dans les chemins de son inconscient. En somme, The Wicker Man aborde un sujet qui tourmente l'humanité depuis sa naissance : la peur, l'inquiétante étrangeté, l'inconnu. A retrouver ce soir à 20h45 au cinéma des familles.

contraintes se sont révélées trop fortes et le combat pour les îles trop prenant. Pour autant, comme l'a rappelé Félix Blaquièrre lors du débat, le modèle des « community land trusts » n'est pas propre au contexte écossais : le terme a été inventé et l'outil juridique forgé à l'origine par des communautés noires-américaines évincées de leur lieu de vie, ou harassées par le prix des loyers et les caprices de leurs propriétaires. C'est dire que l'outil principal des écossais-es en lutte, ces community land trusts, ont été forgés à l'origine pour combattre les effets de dominations et les ravages sociaux du droit de propriété immobilière tel qu'il existe aujourd'hui partout dans le monde. Quoique moins spectaculaire, sans le côté ubuesque d'un propriétaire oisif qui possède une île entière et fait payer un loyer aux habitants pour y vivre, le principe de faire payer un toit sur la tête à quelqu'un qui doit y consacrer une partie considérable de ses ressources reste fondamentalement le même. D'ailleurs, en France et même en Bretagne, sur des territoires confrontés à des problématiques proches de celles des îles du Nord-Ouest de l'Écosse, des solutions juridiques semblables sont depuis plusieurs années envisagées par des collectifs d'habitant-es. C'est que d'autre part, le simple fait d'être propriétaire collectif de son lieu de vie à chaque fois donné un coup de fouet à des communautés marquées par une forme de morosité : chaque fois des initiatives multiples se sont rapidement mises en place pour redynamiser les lieux, attirer ou maintenir les jeunes générations, devenir autonome énergétiquement, etc. En réalité, ces communautés ne sont propriétaires de rien de tangible, la propriété collective est avant tout une arme juridique contre le régime de propriété privée : le contenu de la « propriété » est toujours exclusif par définition, alors qu'avec les community land trusts il s'agit bien d'inclure durablement et le plus largement possible les habitant-es de l'île. En d'autres termes, dans chacun des cas documentés par les films d'hier, la propriété privée nuisait directement à la vie des territoires soumis à ce régime. C'est bien leur émancipation d'un propriétaire qui les maintenait sous une tutelle juridique et symbolique, et la démocratisation du cadre de vie qui s'est suivi, qui ont permis une véritable d'autogestion communautaire de ces îles, et enfin leur revitalisation économique et démographique.

La légende dit...

Les îles naissent au milieu d'histoires et de légendes résistant au temps qui s'écoule, parfois fantasmées, parfois saupoudrées de vérité. Elles participent à construire le récit de ces territoires magiques, et peut-être encore plus intensément dans nos cultures celtes, fondées sur ces héritages de contes et d'imaginaires. Alors voilà le jeu de la semaine : une légende insulaire par jour et à vous de deviner son origine !

Notre histoire du jour est celle de phoques vivant dans un petit archipel au beau milieu d'une mer froide et sauvage ! Mais attention ce ne sont pas des phoques ordinaires, non non, nos phoques à nous, pour les besoins de l'histoire sont un peu magiques. Il faut imaginer des créatures mythiques dotées d'une faculté particulière : elles peuvent prendre l'apparence humaine. Alors nos amis choisissent. Être un phoque le matin. Un homme l'après-midi.

Le récit commence ici : c'est l'histoire d'un vol, l'histoire d'un homme qui, de passage sur une île, aperçu une des bêtes trônant majestueusement sur une plage au soleil. Attiré et fasciné par cette créature, il lui déroba sa peau de phoque et la retint prisonnière sous forme humaine pendant plusieurs années. On raconte que transformée en magnifique jeune femme (évidemment tant qu'à faire), la captive était parfois aperçue par des voyageurs de passage, le regard porté mélancoliquement sur la mer. Après moult années, la prisonnière parvint à s'échapper et retrouva sa peau de phoque que l'homme avait dissimulée au creux des aspérités de la falaise. Elle la lui déroba et prit la fuite par la mer, sans plus jamais revenir dans ces contrées. L'homme mourut alors de tristesse seul sur son île. Il y a trois morales à cette histoire : tout d'abord on ne vole pas la peau d'un phoque. Deuxième, il est bien évidemment très mal de retenir une femme en captivité. Enfin, le plus simple reste encore de ne pas tomber amoureux d'un phoque.

Alors histoire de phoques bretons ou de phoques écossais ?

SOLUTION D'HIER : LÉGENDE DES ÎLES ÉCOSSAISES.

Experience vécue



Question à un Frific

1 Fific à gagner pour celui qui devine la taille exacte du crieur ?

Attention, il y a un piège.

Réponse demain dans l'îlot



Point programmation

Cinéma PDF Compressor Free Version

Cinéma des familles Compétition longs-métrages

10h15 Kristos, le dernier enfant
13h45 Wanatsa
16h Sognando un'isola

Soirée The Wicker Man
20h45 The Wicker Man

Port Lay 1
Les îles écossaises
10h15 Iorram
16h Vaarheim
L'île

18h Dùthchas

Projection-débat

14h Blown, la menace de l'éolien aux îles Shetland
Eigg transition agenda
14h50 Océans 3, la voix des invisibles
16h30 Débat

Port lay 2

Compétition courts-métrages

10h Courts-métrage documentaires

Concerts / spectacles

19h Joanne MacIver
20h45 insula, Collectif Porte27

22h Danse au large
23h Ziskakan

Infos pratiques

Billetterie:

Au cinéma des familles 30 mins avant les projection

À Port Lay, à l'entrée du festival, de 9h30 à 20h

Restauration:

En face de la scène à Port Lay.

Jetons **FiFric** en vente près de l'espace restauration de 11h30 à 23h30 et à la Billetterie.

L'équipage de l'îlot

Jeanne
Charlotte
Blaise
Magda
Jules

Dolly
Mathieu
Vincent
Loren